



HAL
open science

Le sentiment d'imposture en traduction

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Le sentiment d'imposture en traduction. SEPTET, Des mots aux actes, 2012, Jean-René Ladmiral : une oeuvre en mouvement, Des mots et des actes (3), pp. 98-114. hal-01132655

HAL Id: hal-01132655

<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-01132655>

Submitted on 17 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le sentiment d'imposture en traduction

Nicolas Froeliger

Master professionnel ILTS, UFR EILA, CLILLAC-ARP (équipe d'accueil 3967)

Université Paris Diderot

nf@eila.univ-paris-diderot.fr

« C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense. – Pardon du jeu de mots. – Je est un autre. » (Arthur Rimbaud, *Lettre à G. Izambard*, 13 mai 1871)

« Ça y est : cette fois, ils [c'est-à-dire mon auditoire] vont enfin s'apercevoir que je ne sais rien et que je ne dis que des bêtises ! » Est-ce un cri du cœur ou une simple boutade qu'a ainsi lancé Jean-René Ladmiral ce 27 octobre 2006 vers 18h15, dans la salle du Mundaneum de Mons, à l'occasion d'un colloque qui, déjà, proposait un retour critique sur son œuvre¹ ? La réponse lui appartient, et l'essentiel est ailleurs : dans ce que cette phrase révèle d'un état mental répandu dans l'ensemble de la profession. Elle dénote en effet ce que la romancière Belinda Cannone (2005) appelle le « *sentiment d'imposture* », et d'autres, à la suite de Pauline Rose Clance (1985) le « *syndrome de l'imposteur* », c'est-à-dire la sensation de ne pas mériter la place ou le statut qui sont le nôtre, les honneurs que l'on nous fait, les compliments qu'on nous adresse. À l'heure où un courant important de la traductologie s'oriente vers l'élaboration d'une théorie non pas de la traduction, mais de la profession de traducteur, il me semble en effet utile de réfléchir à l'importance que revêt cet état mental dans la construction identitaire de beaucoup de nos confrères : est-il un moteur, est-il une entrave, contre quoi nous protège-t-il, pourquoi nous paraît-il caractéristique, souhaiter en sortir est-il raisonnable ? Je vais tenter de répondre à ces questions par une démarche inductive, en envisageant ce sentiment dans ses manifestations, ses relations de parenté avec d'autres affects proches, ses causes, et enfin dans les moyens d'y échapper – si tant est qu'il faille s'y risquer.

I. Situer le problème

1. Tous légitimes sauf nous !

a. Imposture vis-à-vis des clients et employeurs

Observons tout d'abord que le sentiment d'imposture peut se manifester vis-à-vis des clients et employeurs, des experts, ou du texte à traduire. Face aux premiers, sa principale conséquence sera de nous placer en position d'infériorité dans la négociation des tarifs et des délais (ou de la rémunération, pour les salariés). Combien de traducteurs se laissent imposer des conditions très en deçà de ce à quoi ils peuvent prétendre (voir Durban, 2010) ? Beaucoup. Trop ! C'est parfois par méconnaissance. C'est souvent parce qu'ils ont en face d'eux des négociateurs habiles à les persuader que ces conditions sont les seules acceptables : « *C'est le prix du marché, vous n'y couperez pas – à moins que vous ne vouliez pas vraiment travailler...* » Mais l'adresse commerciale de nos interlocuteurs n'explique pas tout. J'ai

personnellement rencontré beaucoup de traducteurs qui avaient si bien intériorisé les bases de négociation de leurs clients qu'ils allaient eux-mêmes au-devant des exigences de ces derniers, en leur proposant les tarifs – forcément bas – et les délais – forcément courts – qu'ils s'attendaient de toute manière à se faire imposer. On voit ici une confirmation de la thèse aristotélicienne (*Éthique à Nicomaque*) sur l'importance du statut social dans le mécanisme de formation des prix (voir Jorion, 1999) : si j'ai le sentiment que mon interlocuteur est plus légitime ou de rang supérieur par rapport à moi, c'est son tarif qui l'emportera sur le mien. En d'autres termes, le problème de la rémunération dans les métiers de la traduction n'a pas que des causes objectives, liées à la rencontre entre offre et demande, mais est aussi affaire d'estime de soi.

b. Imposture vis-à-vis des experts

On retrouve la même fragilité face aux experts : ils savent tout, nous ne savons rien ; nous avons besoin d'eux, ils nous font l'aumône d'un peu d'attention prélevée sur un emploi du temps évidemment surchargé... Comment, à partir d'une telle disposition d'esprit, ne pas accepter le moindre ou le plus surprenant de leurs oracles ?

Et pourtant... Avons-nous posé les bonnes questions ? Celui que nous appelons spécialiste en est-il réellement un sur le problème spécifique qui nous occupe ? Son approche du langage est-elle dépourvue de naïveté ? Sommes-nous si certains que ses réponses ne sont pas un trompeur paravent, qu'il aura dressé pour éviter de perdre la face ? Peu importe, puisque l'expert a forcément raison. Ce qui constitue un bon motif pour nous défausser de la responsabilité de réfléchir par nous-mêmes... Or, on sait bien que, du point de vue terminologique et phraséologique, les spécialistes sont un point privilégié de pénétration du calque dans la langue d'arrivée. Face à un concept nouveau et d'origine étrangère, ils auront en effet tendance à coller à l'original là où des traducteurs conscients de leur fonction chercheront (et de leur modeste rôle politique dans la défense de leur langue) à transposer dans un idiome qui semblera clair et naturel à leurs lecteurs. S'ils écoutent trop ces – indispensables – spécialistes, nos traducteurs se mettront eux aussi à calquer, démarche qui, à l'asymptote, pointe vers la disparition de leur profession – et accessoirement de leur langue.

c. Imposture vis-à-vis du texte lui-même

Troisième manifestation du sentiment d'imposture, celui que nous ressentons vis-à-vis du texte à traduire ou de notre propre traduction. Combien de temps allons-nous passer à trouver une justification à ce qui n'est qu'une maladresse ou une idiotie dans l'original ? Un exemple, tiré d'un article scientifique sur la biodésulfuration des composés organiques sulfurés dans les combustibles fossiles :

Sulfur removal is also important for the new generation of engines, which are equipped with nitrogen oxides (NOx) storage catalyst. **However**, sulfate produced by sulfur in the fuel has poisoning effects on the catalyst.

Passons rapidement sur la première partie, qui explique l'importance d'éliminer le soufre dans les nouvelles générations de moteurs, qui sont équipés de catalyseurs servant à piéger les oxydes d'azote (NOx). On peut aller assez vite également sur le corps de la deuxième phrase, qui indique que les sulfates produits par la réaction du soufre avec le combustible sont un poison pour ces catalyseurs. On en déduira (traduire, c'est d'abord avoir conscience des enjeux) l'intérêt de se débarrasser du soufre en amont du réservoir. Tout cela est logique et

simple à comprendre. Mais pourquoi, en revanche, articuler cet ensemble par un *However* ?! Contrairement à ce qu'a écrit l'auteur du texte anglais, la relation entre les deux phrases n'a rien d'une opposition, puisque la seconde explicite la première. La traduction correcte de la conjonction de coordination en question sera donc, et en dépit de tous les dictionnaires de la planète, *En effet*...

L'élimination du soufre est également un aspect important pour les nouvelles générations de moteurs équipés de catalyseurs pièges à NOx. **En effet**, les sulfates produits par le soufre présent dans le carburant sont un poison pour ces catalyseurs. (Moulineau, 2007-2008)

On pourrait même décider de faire mieux ressortir le raisonnement logique :

On sait que la présence de soufre dans le carburant entraîne la formation de sulfates. **Or**, ceux-ci sont un poison pour les catalyseurs destinés à piéger les NOx sur les nouvelles générations de moteurs. **D'où** l'importance d'éliminer le soufre en amont.

Mais si nous nous laissons dominer par le texte original, alors nous ne remettons pas ce *however* en question, et nous trouverons une formulation alambiquée – et bien sûr fautive – pour le justifier. C'est le retour, non pas du refoulé, mais de l'impensé théologique admiratif.

Il arrive aussi que nous abîmions à la relecture – par souci de bien faire – une traduction qui était excellente au premier jet. On le constate régulièrement en cours, lorsqu'un étudiant s'exclame, à la vue d'une solution fonctionnelle, « *Mais c'est ce que j'avais écrit, et puis je suis revenu sur ce premier choix – pour le remplacer par quelque chose d'absurde.* » C'est aussi cette malheureuse disposition vers le mieux qui fait qu'un texte produit dans l'urgence et sans filet est parfois bien meilleur qu'un autre réalisé dans des conditions plus confortables, même s'il ne faut pas non plus négliger le rôle de l'adrénaline...

Inversement, combien de fois allons-nous jeter sur le clavier une traduction erronée d'un passage mal compris avant que l'autorité de la chose écrite ne nous convainque que, finalement, nous avons correctement saisi le sens initial, et qu'il n'y a plus qu'à apporter des changements cosmétiques ? Un deuxième exemple, tiré d'un texte sur la modélisation multiéchelles (c'est-à-dire valable dans de multiples ordres de grandeur) :

Since multiscale simulation models are capable of directly and simultaneously addressing phenomena across length scales from the sub-atomic to macroscopic, the molecular and nanometer length scales are also covered, and so any systems problems posed for processes at those length scales are just special cases of systems problems defined for multiscale systems.

Nous ne disposons pas du premier jet de cette traduction, réalisée par une étudiante dans le cadre de son mémoire de master 2 professionnel. Nous possédons par contre sa première révision, assortie d'une justification : « *Dans le passage suivant, j'ai tenté de limiter la répétition du mot "échelle" : 4 fois, contre 5 fois pour "scale" en anglais. J'aurais aimé faire mieux, mais je ne voulais pas sacrifier la clarté du sens au profit du style* » :

Les modèles de simulation multiéchelle peuvent traiter directement et simultanément des phénomènes intervenant à toutes les échelles, du subatomique au macroscopique,

en passant par le moléculaire et le nanométrique. Ainsi, les problèmes rencontrés dans les processus intervenant à ces échelles ne sont rien d'autre que des cas particuliers de problèmes définis au niveau du système multiéchelle. (Agnès Gallais-Belaïd, 2006-2007)

Intention louable, mais pas tout à fait aboutie : en suivant la logique dans laquelle cette étudiante a choisi de se placer, on pouvait aller plus loin dans l'allègement :

Les modèles de simulation multiéchelle peuvent traiter directement et simultanément des phénomènes intervenant à tous les ordres de grandeur, du subatomique au macroscopique, en passant par le moléculaire et le nanométrique. Ainsi, les problèmes rencontrés dans les processus intervenant à ces différents niveaux ne sont rien d'autre que des cas particuliers de problèmes définis au niveau du système multiéchelle.

À un détail près : dans leur souci de faire disparaître les répétitions, et avec elles, symboliquement, le traducteur qui en est responsable, ces deux propositions cachent une erreur de fond : les échelles couvertes par "*at those length scales*" en anglais ne peuvent être que les deux dernières mentionnées (moléculaire et nanométrique, situées entre le macroscopique et le subatomique), sinon le passage n'aurait aucun sens... Le traducteur (la traductrice) et son relecteur ne se sont donc pas sentis en situation d'aller jusqu'à une compréhension véritable du passage initial. En d'autres termes, nous nous sommes acharnés à passer une couche de vernis sur un texte déconnecté de l'original et de la réalité. On devrait dès lors se résigner (stylistiquement) à écrire :

Les modèles de simulation multiéchelle peuvent traiter directement et simultanément des phénomènes intervenant à tous les ordres de grandeur, du subatomique au macroscopique, ce qui englobe par définition le moléculaire et le nanométrique. Ainsi, les problèmes rencontrés à ces deux derniers échelons peuvent être ramenés à des cas particuliers de problèmes définis au niveau du système multiéchelle.

Imposture, donc, vis-à-vis des clients, des experts et de l'original... Quel est le point commun à ces différentes attitudes ? La conscience aigüe de ses propres faiblesses et la surestimation des capacités d'autrui. La crainte d'être mis en cause nous empêche de mettre en cause demandeurs, spécialistes, texte de départ et même solutions bancales, mais écrites. Tous sont légitimes sauf nous : au lieu de se penser comme un élément de transmission (le *truchement* de Molière, dont le nom vient du mot arabe signifiant *traducteur*) sans lequel la communication cesse d'être possible, beaucoup de traducteurs se considèrent, pour reprendre le titre d'une fâcheuse émission télévisuelle, comme le maillon faible d'un rapport de force, et seront pour cette raison disposés à tout accepter, à tout laisser passer.

2. Quels voisinages ?

Ce sentiment d'imposture serait-il pour autant le seul caillou psychologique dans la chaussure mentale des traducteurs ? Certes non. En effet, il faut aussi compter avec le manque de confiance et le soupçon de trahison. Et il serait bon, à ce stade, de tenter une distinction entre ces trois états d'âme. Ce qui n'est pas simple, car il existe entre eux tant de recouvrements que l'on pourrait presque pourrir parler de continuum : ne peut-on pas dire qu'un traducteur qui souffre du sentiment d'imposture a l'impression de trahir la confiance placée en lui ? Il faut pourtant s'essayer à la délimitation, en étant conscients de la porosité de chacun de ces

domaines de l'esprit, et en précisant que ces états mentaux méritent de plus amples développements.

a. La confiance

Nous l'avons montré par ailleurs (voir Froeliger, 2004a), le manque de confiance en soi tend à générer, d'une part, un déficit de confiance de la part d'autrui et, d'autre part, des textes édulcorés et sous-traduits. C'est une machine à produire de la langue de bois, et donc des écrits médiocres. C'est ainsi une grave menace qui pèse sur la relation entre le traducteur et ses clients, et de ce fait un danger pour la survie économique de ce dernier. À l'inverse, dans le sentiment d'imposture, les autres ont généralement confiance, et c'est moi qui ne m'estime pas digne de cette estime, qui m'en étonne et qui m'en effraye. Au risque, nous l'avons vu, d'abîmer mes traductions par souci de mieux faire. Ce danger, néanmoins, est largement compensé, aux yeux du monde extérieur, par le perfectionnisme qui m'amène à m'épuiser dans le souci infini d'apporter à moi-même la preuve impossible de ma légitimité. On reste donc dans l'intériorité. Ce qui rend cet état mental extrêmement persistant, puisqu'il perpétue une relation inégale. En somme, il nous pousse à produire des textes de bonne qualité, pour pas cher, au plus grand bénéfice de nos clients, qui ont donc tout intérêt à nous conforter dans notre malaise. C'est ici qu'un compliment tel que « *Votre traduction est tellement bonne qu'on pourrait la prendre pour l'original, et que c'est le texte source qui est en fait une traduction !* » révèle toute sa perfidie, en signalant qu'une traduction véritable ne peut jamais être digne d'un original : si le texte est bon, alors il ne peut pas s'agir d'une traduction. Comme le médecin catholique des *Fraises sauvages*, d'Ingmar Bergman, nous sommes ainsi « *coupables de culpabilité* » : le manque de confiance qu'inspire la traduction en général au monde extérieur vient nourrir notre sentiment d'imposture.

b. La trahison

Ce sentiment doit aussi être distingué d'un thème traductologique tellement rebattu que l'on oublie souvent de s'interroger à son sujet : celui de la trahison. Les traîtres, allez savoir pourquoi, ont généralement mauvaise presse – c'est sans doute ce qui pousse beaucoup de traducteurs à se mettre à leur place. Mais il faut distinguer entre les heureux et les malheureux.

Les traîtres heureux procèdent en général de deux manières : en distordant ou en révélant. Dans le premier cas, trahir c'est mettre au jour des virtualités enfouies en faisant dire à un texte ce qu'il était à deux doigts – ou alors à cent lieues – de formuler en version originale. À l'échelle interlinguale, la trahison produit ainsi un remarquable enrichissement. Le concept de trahison, c'est en fait ce qui manque au texte métaphysique de Walter Benjamin sur la tâche du traducteur (Benjamin, 1923) pour être réellement opératoire. La rupture qu'elle induit entre les équivalences directes se traduit (!) en effet par une unicité de niveau supérieur, qui rejaillit à la fois sur le texte de départ et sur celui d'arrivée. On en voit l'illustration – et l'intérêt politique – dans ces écrits juridiques internationaux qui ne disent pas la même chose dans leurs différentes langues de rédaction (Froeliger, 2007)... Le second cas est l'inverse du premier : la trahison devient dévoilement. On trahit alors un secret, c'est-à-dire qu'on le révèle au reste du monde, par exemple en rendant plus explicite ce qui n'était qu'affleurant dans l'original. Des présupposés idéologiques, bien souvent... Et c'est ici que la trahison montre son caractère finalement ouvert et démocratique. Sa révélation ne s'en soldera pas moins – la plupart du temps – par une rupture de la relation avec le client, alors que le sentiment d'imposture, parce qu'il est tourné vers soi-même, aura tendance à la renforcer.

Plus nombreux sont en tout cas les traîtres malheureux : ceux qui, par exemple, munis de leurs seules (mais indéniables) compétences de traducteur, doivent relire un texte sur lequel le client a écrit en rouge « *Doit être relu par un médecin !* », ou ceux qui, déontologie oblige, se doivent de retranscrire le plus fidèlement et le plus efficacement possible des idées qui leur font horreur. Ces deux cas ne sont pas rares et se payent souvent par une réelle souffrance psychique. Nous sommes ici à la lisière du sentiment d'imposture, mais me semble-t-il bien plus près encore de l'imposture véritable, et donc de la trahison, même si elle est imposée par d'autres. En effet, il manque à cette forme d'usurpation un élément central du sentiment d'imposture : la sensation de ne pas mériter la réussite. Nous les envisagerons donc dans un article ultérieur.

Si certaines manifestations, en tout cas, peuvent être attribuées tour à tour à la trahison, au manque de confiance ou au sentiment d'imposture, les conséquences pratiques, elles, sont bien distinctes : la trahison brise la relation, le manque de confiance l'affaiblit, le sentiment d'imposture la renforce.

II. Quelles causes ?

Nous tenons maintenant quelques symptômes, qui nous ont aidés à définir quelques voisinages. Le moment est venu de nous interroger sur les causes du phénomène. Le sentiment d'imposture va naître de deux formes de doute. On observe, d'une part, l'angoisse de transparaître à travers sa traduction. Il y a, d'autre part, une incertitude ontologique, une sorte de complexe de Prospero (« *We are such stuff as dreams are made of...* » : monologue de *La Tempête*), qui nous fait hésiter sur l'existence même des traducteurs.

1. La peur d'être percé à jour

Dans la chaîne de production des textes, j'ai déjà eu l'occasion de le dire (Froeliger 2009), un traducteur, c'est d'abord quelqu'un qui ne sait pas – et ce vide initial, cette difficulté fondatrice, sont le moteur de toute traduction réussie : méfions-nous de l'*ubris*. Ils ne sont pas pour autant faciles à vivre.

Nous craignons en premier lieu que nos incertitudes et hésitations se voient. C'est le retournement d'un phénomène bien connu dans la relation entre auteur et traducteur : en général, et hors aspects terminologiques, les passages sur lesquels nous posons des questions au rédacteur initial sont ceux-là même où celui-ci a achoppé. Ce qui peut nous placer en position favorable en mettant notre interlocuteur face à ses propres insuffisances. Mais nous-mêmes savons qu'à notre tour, nous allons être lus, et il est fort logique que nous appréhendions le même jugement pour ce qui coule de *notre* plume. D'où notre malaise lorsqu'un demandeur, ayant reçu une traduction réalisée à plusieurs, qui a fait l'objet de longues concertations, y compris stylistiques, et de méthodiques relectures croisées, vous déclare, avec aux lèvres un sourire qui se veut fin, « *Je peux dire exactement lequel d'entre vous a traduit chaque partie du texte et à quel endroit il a passé le relais à tel autre...* » ? Voilà précisément ce qu'il s'agit d'éviter dans le travail collectif : nous sommes confondus !

Car nous redoutons plus largement de laisser percer dans le texte traduit une part de nous-mêmes. Le principe fondamental, dans le domaine pragmatique, est que la traduction doit être perçue comme un original. Comme tout principe, celui-ci a ses limites, mais n'en oriente pas

moins notre activité dans le sens d'une imperceptibilité du traducteur (d'où l'intérêt de lire Venuti en creux...). Or, lequel d'entre nous, en parcourant le travail d'un confrère, n'a-t-il pas eu un jour le sentiment de lire en lui comme « *à livre ouvert* ». Il m'est ainsi arrivé de discuter association avec un collègue et ami proche. La réponse a été sans appel : « *Je ne supporterais pas que tu me relises.* » Formulation révélatrice : *on ne relit pas un texte, on relit son auteur...* C'est bien le signe que l'écriture est un moyen privilégié d'accès aux mécanismes mentaux de celui qui écrit, à sa personnalité, à son intimité. Ce phénomène, on peut l'observer quel que soit le champ concerné, y compris dans les écrits les plus techniques : contrairement à ce qu'a pu professer Antoine Berman, il ne me semble pas que doive exister un privilège stylistique de la traduction littéraire sur la traduction pragmatique.

C'est donc finalement notre propre clairvoyance qui nous fragilise. Et c'est souvent pour nous prémunir contre cette mise en péril que nous nous abritons derrière un respect presque pathologique des normes d'écriture (voir Froeliger, 2008), derrière un recours conséquent aux clichés et stéréotypes (voir Froeliger, 2001) par crainte de l'expression originale, derrière un usage abusif de la *dissimilation* (autre concept admiralien) qui nous pousse par exemple à toutes sortes d'acrobaties pour ne pas à avoir à écrire en français des mots comme *développement*, *contrôle*, ou *inconsistant*, y compris là où ce serait souhaitable, afin de ne pas donner l'impression de tomber dans l'interférence linguistique, ou encore à alourdir nos textes de formules telles que *dans le domaine de*, *en matière de*, *le fait que* ou *lié à*. C'est ainsi que naît ce que Nida et Taber (2003, p. 100) appellent le *translationese*.

2. De l'identité flottante du traducteur

Quittons maintenant l'écriture pour nous intéresser à la chaîne de communication. Ici, la difficulté tient au fait qu'un traducteur, pour beaucoup de donneurs d'ordre, pour beaucoup d'experts, pour une grande partie de l'institution universitaire et à vrai dire pour la majorité de nos semblables, cela n'existe pas, ou alors à peine : traduire, pour ceux-là, c'est une occupation, mais pas un ensemble de compétences ou une profession. Quel traducteur, posant une question précise sur un point délicat d'un texte complexe ne s'est jamais vu répondre par un auteur ou un demandeur (certes obtus) « *Contentez-vous de traduire !* » ? Ce phénomène est classique et nous avons appris à vivre avec. Mais cet état d'esprit, il nous arrive aussi de l'intérioriser, c'est-à-dire de suivre docilement cette injonction.

Que se passe-t-il, dans le domaine pragmatique, lorsqu'un traducteur *se contente de traduire* ? Il produit soit un calque (comme le ferait sans doute son auteur à sa place), soit, solution plus subtile mais pas plus rassurante, un texte qui n'est conforme qu'aux éléments linguistiques, voire codiques, de l'original, mais qui n'aura qu'un rapport de hasard avec l'intention du rédacteur initial et avec le référent : démission devant la réalité et devant notre capacité à comprendre. Pourquoi en arrive-t-on là ? Parce que pour beaucoup – y compris beaucoup d'entre nous –, pour qu'une traduction soit vraiment bonne, il faudrait que le traducteur en sache autant que ses auteurs et ses destinataires, tout en écrivant de manière parfaitement transparente pour chacun de ses publics cibles : c'est un fantasme de toute-puissance, qui peut nous épuiser et nous dégoûter de cette profession d'imposteurs. Et lorsque nous sommes tentés de rendre un texte auquel nous n'avons rien compris, ou pas grand-chose, lorsque *nous nous contentons de traduire*, donc, nous faisons savoir au reste du monde que nous ne sommes pas des super-héros. Tout en gardant mauvaise conscience à ne pas l'être.

De ce point de vue, les traducteurs rejoignent au fond certaines figures de la modernité : ce sont souvent des hommes (et de plus en plus des femmes) sans qualités, qui, comme le

personnage de Musil, ne font que prêter leur intelligence à des projets qui leur indiffèrent, et ne sont finalement chez eux que dans l'espace flou des possibles, dans un monde de simulacres. C'est la tentation rhétorique de la traduction. Et parce que traduire, c'est ainsi louer son cerveau à d'autres, en leur abandonnant nos idiosyncrasies et notre subjectivité, nos traducteurs pourraient également, s'ils l'osaient, détourner la formule de Rimbaud : « *Je est un autre* » (Rimbaud, 1871/1963, p. 270). D'autant plus que cet autre devient de plus en plus autre, à mesure que les métiers de la traduction se diversifient et s'autonomisent, au point que la pertinence même de la dénomination *traducteur* se trouve remise en cause.

En somme, le sentiment d'imposture naît de la conjonction de trois croyances intériorisées : le traducteur n'existe pas, le traducteur existe et il est démasqué en tant que traducteur, les traductions ne sont pas des textes légitimes. Au confluent de ces différentes attitudes est le doute sur la valeur : est-ce que traduire, *in fine*, ce n'est pas se comporter en faux-monnayeur ? Là non plus, l'idée n'est pas neuve : il y a depuis très longtemps une affinité entre la réflexion sur la traduction et celle sur la monnaie, en particulier chez Cicéron (« *Je n'ai pas cru que je dusse rendre au lecteur le nombre, mais en quelque sorte le poids.* », cité par Svendbro, 2007, p. 2). La traduction et les traducteurs se trouvent ainsi en situation de faiblesse institutionnelle (voir Froeliger, à paraître), économique et épistémologique, fragilité qui ne concerne pas seulement, comme le dit Jean-René LADMIRAL, la traductologie, comme science en devenir, mais qui s'applique en fait à la profession dans son entièreté.

Les figures du sentiment d'imposture, finalement, sont donc des figures de la douleur et de la plainte : je suis indispensable, mais personne ne prête attention à moi ni ne reconnaît ma valeur ; j'accomplis ma tâche avec un sérieux et une modestie à toute épreuve ; je suis invisible. Et c'est ainsi que jamais Clark Kent, aussi connu de ses lecteurs (et d'eux uniquement) sous le nom de Superman, jamais n'épousera Lois Lane... Dans cette situation névrotique, c'est au bout du compte ma souffrance qui me fait exister à mes propres yeux. Je ne peux de ce fait pas m'en passer, ce qui rend mes traductions, la plupart du temps, excellentes, mes tarifs très doux, mes revendications peu audibles.

*
* * *

Tous les traducteurs se retrouveront-ils dans ce portrait lugubre ? J'espère que non – et j'ai même la rassurante impression qu'ils sont de moins en moins nombreux à s'y laisser prendre. Ce qui est indéniable, je pense, ce sont les facteurs sociologiques, institutionnels, communicationnels et déontologiques qui, mal dominés, peuvent se cristalliser en ce sentiment d'imposture, et ainsi contribuer à la construction de traducteurs malheureux de l'être. La difficulté va donc consister à sortir de cet état mental sans pour autant jeter aux orties ses aspects positifs. Ainsi, il le faudrait pas qu'un surcroît d'assurance se paye par un défaut de clairvoyance. De même, le sentiment d'imposture disparaît si nous choisissons de nous comporter en imposteurs tout court, gourmands et ravis, mais pas forcément plus compétents... Le remède, si remède il doit y avoir, tient en quelques points :

- Sociologiquement, il s'agit d'accéder à la reconnaissance, c'est-à-dire de convaincre toutes les parties prenantes que les métiers (au pluriel) de la traduction constituent un rouage essentiel de la communication internationale et, à ce titre, doivent être exercés par de véritables professionnels, formés à cet effet et rémunérés correctement, dans un processus de production des textes comportant des acteurs multiples, ce qui pose un problème d'ergonomieⁱⁱ. Il importe ici d'admettre et de faire admettre que la

méconnaissance n'est jamais bonne conseillère et que les impératifs catégoriques, en traduction, mènent à une dégradation de la qualité : tout peut et tout doit se négocier, tout interlocuteur est éduicable et le traducteur est un foyer de décision de plein droit.

- Il faut en même temps accepter l'existence de la réalité, se convaincre que tout n'est pas grave, que tout le monde commet des erreurs et qu'il est vain de chercher la perfection dans des conditions de travail qui sont elles-mêmes fort imparfaites : en bref, encourager le désir de perfectionnement tout en se défiant du perfectionnisme.
- On peut également résister à la dissolution de l'identité en assumant l'idée que celui qui traduit n'est pas exactement lui-même : *Je reste un autre*. Un traducteur beaucoup cité dans cet article et dans cet ouvrage ne dit pas autre chose lorsqu'il entame ses interventions – avec un sens indéniable de la répétition, et éventuellement du comique – par ces mots : « *Je ne suis pas Jean-René Ladmiral ; je suis son clone. Et son clown.* » Mais avant lui, cette expérience a été explorée bien plus profondément par un traducteur de textes techniques et commerciaux à la fois célèbre et inconnu, du nom (entre autres) de Fernando Pessoa (voir Moizeau, 2007-2008). Il faudra y revenir.
- Prendre en compte l'existence du monde réel, enfin, c'est aussi ne pas rester prisonnier de la langue, et se servir au contraire de ses connaissances sur le monde comme d'un levier pour résoudre les problèmes linguistiques posés par la transposition du texte en langue d'arrivée (voir Froeliger, 2004b). C'est en ceci, comme l'observe Jean-Yves Masson dans ce volume, que le traducteur pragmatique se trouve du côté du référent.

Contribuer à ce processus est une des tâches dévolues aux formations en traduction : il s'agit de diplômer des individus aptes à exercer leurs métiers dans de bonnes conditions. Question d'éthique universitaire. Notre rôle, en somme, consiste à renarcissiser Clark Kent pour l'aider à redescendre sur terre. Pour autant, il n'est pas forcément souhaitable que tout sentiment d'imposture disparaisse de la perception que le traducteur a de lui-même. Car si une part d'imposture entre dans la vérité du traducteur, alors elle cesse d'être une imposture pour devenir une position légitime : le traducteur ne sait pas tout, il n'est pas son auteur, et il possède des compétences propres qui le rendent indispensable et doivent lui donner voix au chapitre. La voie du milieu, entre l'élégie et l'escroquerie, est finalement celle que nous suggère Spinoza : vivre la traduction comme un moyen, vis-à-vis de l'extérieur comme de soi-même, d'établir avec le monde des liens fondés sur une connaissance juste, et donc d'accroître notre capacité d'être (notre puissance) par cette maîtrise partielle et modeste que nous acquerrons via nos textes. Il y a des traducteurs que leur profession rend heureux. Vouloir, en revanche, les y contraindre relèverait du totalitarisme.

Références bibliographiques

- Aristote (-2400 avant notre ère/1994), *Ethique à Nicomaque*, Traduction et notes par J. Tricot. Vrin, « Bibliothèque des Textes Philosophiques – Poche ».
- Benjamin, Walter (1923) : « Die Aufgabe des Übersetzers ». In Charles BAUDELAIRE, *Tableaux parisiens*. Heidelberg : Verlag von Richard Weißbach. Disponible à l'adresse <www.uni-weimar.de/medien/europa/lehre/.../benjamin1.pdf>. Consultée le 24 août 2010.
- Cannone, Belinda, *Le sentiment d'imposture*, Paris, Calmann-Lévy, 2005.
- Clance, P. R. (1985). *The imposter phenomenon: When success makes you feel like a fake*. Toronto: Bantam Books.
- D'Amelio, Nadia (sous la direction de, 2007), *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible*. Actes du Colloque Traduction-Traductologie (UMH-ULB, 27 et 28 octobre 2006), Mons, Éditions du CIPA, 2007.

- Durban, Chris (sous la direction de, 2010), *The Prosperous Translator: Advice from Fire Ant & Worker Bee*, Lulu Press, s.l. Voir <http://prosperoustranslator.com/> (consultée le 28 septembre 2010).
- Froeliger, Nicolas (2001), « Un Air de famille : le cliché en traduction technique », in *Le Cliché en traduction*, Palimpsestes 13, Presses de la Sorbonne nouvelle, Paris.
- Froeliger, Nicolas (2004a), « Les mécanismes de la confiance en traduction – aspects relationnels », *The Journal of Specialized Translation*, Issue 2, juin : http://www.jostrans.org/issue02/art_froeliger.php
- Froeliger, Nicolas (2004b), « Felix culpa : congruence et neutralité dans la traduction des textes de réalité », Méta, journal des traducteurs, Presses de l'Université de Montréal, volume 49, n°2, juin 2004, pp. 236-246 : <http://www.erudit.org/revue/meta/2004/v49/n2/009348ar.html>
- Froeliger, Nicolas (2007), « Les enjeux de la divergence en traduction juridique », in *Traduire les sciences humaines : méthodes et enjeux*, Tribune internationale des langues vivantes, Perros-Guirec, n° 42, pp. 36-48.
- Froeliger, Nicolas (2008), « Les traducteurs sont-ils des normopathes ? », introduction à la deuxième Journée de la traductologie de plein champ, Tribune internationale des langues vivantes, n°45, Perros-Guirec, pp. 5-11.
- Froeliger, Nicolas (2009), « Qu'est-ce qu'un différentiel de savoirs en traduction ? » in Vito Pecoraro (sous la direction de) *Atti del convegno - Giornate internazionali di studi sulla traduzione/Journées internationales d'études sur la traduction*, Cefalù, 30-31 octobre et 1er novembre 2008, vol. II, Studi Francesi, Herbita Editrice, Palerme, Italie, pp. 111-125.
- Froeliger, Nicolas (à paraître), « L'institutionnalisation au risque de la déstructuration : la question de la professionnalisation en traduction », colloque *L'Europe des 27 et ses langues*, sous la direction de José Carlos Herreras, université Paris Diderot, décembre 2009.
- Gallais-Belaïd, Agnès (2006-2007), *Modélisation et nanotechnologies*, mémoire de traduction non publié : master professionnel, ILTS, Université Paris Diderot.
- Jorion, Paul (1999), « Aristotle's Theory of Price Revisited », *Dialectical Anthropology*, 1999, Vol. 23, No3, 247-280, disponible à l'adresse <http://www.pauljorion.com/Aristotle%C2%A3middles+Theory+of+Price+Revisited-1.html> (consultée le 18 mai 2010).
- Masson, Jean-Yves (2011), « Le théorème selon Jean-René Ladmiral, éléments d'épistémologie paradoxale », actes du colloque *Jean-René Ladmiral, une œuvre en mouvement*, Sorbonne, Paris IV, juin 2010, sous la direction de Jean-Yves Masson, Florence Lautel-Ribstein, Gius Gargiulo et Christian Balliu.
- McGregor, Loretta Neal "[I feel like a fraud and it depresses me: the relation between the imposter phenomenon and depression](http://www.findarticles.com/p/articles/mi_7398/is_1_36/ai_n32059062/)". *Social Behavior and Personality: an international journal*. Disponible à l'adresse suivante : http://findarticles.com/p/articles/mi_7398/is_1_36/ai_n32059062/ (consultée le 18 mai 2010)
- Moizeau, Lionel (2007-2008), *Structure et fiction dans l'œuvre de Fernando Pessoa et Wallace Stevens – La libération du faire poétique*, mémoire de master recherche non publié, Université Paris Diderot, UFR Lettres, arts et cinéma.
- Moulineau, Nadège (2008-2009), *Bio-desulfurization of refractory organic sulfur compounds in fossil fuels*, mémoire de traduction non publié : master professionnel, ILTS, Université Paris Diderot.
- Musil, Robert (1930-32), *Der Mann ohne Eigenschaften*, traduction française par Philippe Jacottet, *L'homme sans qualités*, Seuil, 1956.

- Nida, Eugene A. et Taber, Charles R (2003, ou 1969 pour l'édition originale), *The Theory and Practice of Translation*, Brill, Leyde (Pays-Bas), Boston (Etats-Unis).
- Rimbaud, Arthur (1871), « Lettre à G. Izambard », 13 mai 1871. In *Œuvres complètes* (1963), Gallimard, Paris, p. 270.
- Shakespeare, William (1610-11), *The Tempest*. Disponible notamment à l'adresse http://en.wikisource.org/wiki/The_Tempest (consultée le 27 septembre 2010).
- Svenbro, Anna (2007), Communication à la table ronde *Traduire, transposer, transmettre dans l'Antiquité gréco-romaine*, Université de Paris X – Nanterre. Disponible à l'adresse : http://anna.svenbro.free.fr/pdf/svenbro_TTT.pdf. Consultée le 28 septembre 2010.

ⁱ Voir D'Amelio (2007), même si la phrase en question ne figure pas dans les actes.

ⁱⁱ Voir à ce sujet le colloque organisé par Élisabeth Lavault à Grenoble en octobre 2010 : <http://w3.u-grenoble3.fr/ilcea/gremuts/spip.php?rubrique11>.